

### III.

#### CONVULSIONS BALCANIQUES.

Cet Empire latin de Constantinople, qui, sauf cette illusion d'un moment, due à un homme entreprenant et habile, n'a jamais existé que par son titre, ne laissera, sur ses vains efforts et sur la paralysie complète, sur le marasme qui les suivit, une seule ligne d'histoire, un seul souvenir d'art ; les diplômes et tous les documents officiels sortis de cette

---

<sup>1</sup> *Ibid.*, pp. 340, 345, 347, 364, 372, 416.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 368.

<sup>3</sup> *Ibid.*, pp. 406 et suiv., 412.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 418, 420.

<sup>5</sup> Baudoin d'Avesnes, p. 424.

<sup>6</sup> Une lettre de lui dans les *Historiens des Gaules*, XVIII. Cf. Lauer, dans les „Mélanges“ Schlumberger, I, p. 201. Voy. L. Neuhaus, *Die Reichsverweserschaft und Politik des Grafen Heinrich von Anjou, des zweiten Kaisers im Lateinerreiche zu Byzanz*, Leipzig 1904 ; E. Gerland, ouvr.cité.

chancellerie fantôme ont été détruits après l'immanquable catastrophe. Ces soixante ans de pauvreté nue ne représentent que le sort, toujours menacé, d'une ville perpétuellement assiégée et qui sait bien qu'elle doit succomber. Les croisés de l'Occident, toujours de passage, qui n'ont jamais eu, dans leur faiblesse, un regard pour la Terre Sainte, étaient dans la ville de Justinien comme des Normands quelconques nichés sous Alexis Comnène dans leurs châteaux d'usurpation.

La seule chose vivante fut le commerce, et, encore, ce commerce représente-t-il avant tout le monopole vénitien. Car la Byzance matérielle appartient à Venise ; elle se l'est appropriée comme une chose à elle, après avoir songé, nous le répétons, pour un certain moment, à s'annexer l'Empire même<sup>1</sup>.

La vie politique de la grécité pure, qui forme son aspect national rhomaïque, clair et franc, sous les montagnes de l'Anatolie, sera désormais à Nicée<sup>2</sup>. Quant à l'esprit, l'ancien et le vrai esprit byzantin, lorsqu'on compte tout ce qui, en Europe et en Asie, n'obéissait pas aux Latins, il faut ne pas négliger les républiques de moines, ces Thébaïdes transportées sur les rochers ou dans les îles. Personne parmi

<sup>1</sup> Voy. notre *Venise* citée. Cf. avec Sanguinetti et Bartolotto, dans les „Atti della società ligure di storia patria“, XXVII; G. Brătianu, *Recherches sur le commerce génois de la Mer Noire au XIV<sup>e</sup> siècle*, Paris 1929; Giovanni Müller, *Documenti sulle relazioni delle città toscane coll'Oriente*, Florence 1879.

<sup>2</sup> Voy. N. G. Politis, „Ἕλληνες ἢ Ῥωμαῖοι“, Athènes 1901. Pachymère (éd. de Bonn, p. 367) ne distingue qu'entre Grecs et Agarènes. Déjà le vieil Eunape nommait l'Empire *Tò Ῥωμαϊκόν* (éd. de Boor, II, p. 595), mais dans le sens oecuménique. Chrysobergès, sous les Comnènes, parle d'une „Rhomais“ (Treu, ouvr. cité, p. 15), mentionnée aussi dans des vers adressés par les dèmes à Jean Comnène (*Νέος Ἑλληνομνημίων*, II, p. 385 et suiv.). Le terme de „*Terra Romaniae*“ était familier en Occident (voy. *Mon. Germ. Hist.*, SS., III, p. 418). Cf. Dietrich, *Römer, Romäer, Romanen*, dans la „*Neue Jahrbücher für das klassische Alterthum*“, XIX (1907), pp. 482-499.

les empereurs qui succédèrent à Nicéphore Phokas n'avait négligé l'oeuvre d'Athanase, y touchant par des confirmations éventuelles. Les Ibères avaient cherché à s'y intercaler, et, à St. Pantéléémon, les Russes suivront; les Serbes, par St. Sabbas, frère de l'„archijoupan“, s'y sont déjà ménagé une place: il y a par conséquent une tentative d'isolement national dans ce cénacle des solitaires. Ce que Nicéphore avait fait pour la Montagne Sainte, dont, dans une conscience superterrestre d'immortalité, on n'a pas voulu écrire l'histoire, avait été réédité par l'empereur Manuel pour l'île de St. Jean à Patmos, où le rôle d'Athanase fut repris par le bienheureux Christodoule<sup>1</sup>.

Des changements, inévitables, se préparaient quant aux frontières desdits tétrarques. Mais, pour le moment, comme les Grecs d'Asie observaient la paix et que les Turcs ne donnaient pour ainsi dire pas signe de vie, comme, de son côté, Théodore, le premier despote d'Épire, ne sortait pas de ses montagnes, ne se sentant pas les moyens de jouer le rôle de restaurateur de l'Empire, les quelques années qui se déroulèrent alors forment la période la plus heureuse et la plus tranquille de l'Empire Latin.

Le successeur de Henri devait être son neveu, Pierre, que le Pape couronna à son passage par Rome. Il débarqua à Durazzo, mais fut aussitôt battu et pris par Théodore, fils de Michel l'Ange, qui avait été assassiné dans son lit, et on ne lui rendit jamais la liberté, Constantinople devant être pendant quelque temps défendue par la vaillante femme de Pierre, Yolande<sup>2</sup>. L'empereur prisonnier laissait à sa mort deux

<sup>2</sup> Voy. E. Barbier, *St. Christodoule: la réforme des couvents grecs du XI-e siècle*, Paris 1863; Ph. Meyer, *Die Haupturkunden für die Geschichte der Athos-Klöster*, Leipzig 1895; Dölger, dans la „Byz. Zeitschrift“, XXVIII; Diehl, dans le „Byzantion“, IV. Cf. L. Oeconomos, *La vie religieuse dans l'Empire byzantin au temps des Commènes et des Anges*, Paris 1918, et E. Janselme et L. Oeconomos, *Les oeuvres d'assistance et les hôpitaux byzantins au siècle des Commènes*, Anvers 1921.

<sup>1</sup> Acropolite, p. 27.

frères, Robert et Baudouin, dont le premier régna quelques années, en prince absolument insignifiant. Théodore Laskaris, qui avait abandonné depuis longtemps, eu égard aussi au manque complet de conscience des Grecs d'Europe, l'opposition systématique envers les Latins, avait pris pour troisième femme une fille de l'empereur de Constantinople et il avait fiancé une de ses filles d'un autre lit à ce Robert, qui mourut très jeune, avant la célébration du mariage.

Le successeur de Robert, Baudouin, troisième frère et le dernier empereur latin, était un enfant en bas âge. La ville impériale aurait été certainement abandonnée par les Latins, c'est-à-dire remise aux bons amis de Nicée, si le Pape ne fût intervenu pour remettre la régence à ce Jean de Brienne, roi de Jérusalem, qui, bien que septuagénaire, conduisit des armées et prit femme. Ce fut cet extraordinaire vieillard qui prolongea par sa régence de huit ans (1229-1237) les jours de l'Empire mourant.

Le despote Théodore s'était senti assez fort, après la victoire remportée sur l'empereur Pierre, pour reconstituer à son profit l'ancien Empire orthodoxe. La Thessalie fut soumise en même temps que la Macédoine, où il avait les deux anciens centres bulgares d'Ochrida et de Prilep et la porte vers l'Occident, Durazzo. Ayant pris Thessalonique, il put se faire couronner empereur par l'archevêque de Bulgarie, le savant légiste Démètre<sup>1</sup>. Or ceci signifiait entrer dans tout l'héritage de Samuel, reprendre l'épopée du Slave, se rallier à la tradition des vieux rebelles, s'appuyer sur des Albanais et des Roumains, sortir de la ligne droite de Byzance. L'Acropolite le sent bien lorsqu'il note que c'était déjà gouverner „à la bulgare“<sup>2</sup>. On voit un chef de cette nation, Dragota, mêlé à ces vicissitudes<sup>3</sup>, et celui contre lequel Théodore gou-

<sup>1</sup> *Ibid.*, pp. 36-37.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 37.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 80.

vernait et qui finira cependant par épouser la princesse épirote Pétralipha, était Sthlabos, „le Slave“, niché à Mélénic, dont la femme fut, dans ce mélange des races, une bâtarde de l'empereur Henri<sup>1</sup>. Avançant vers Constantinople, l'Épiro-Macédonien tenait maintenant Mosynopolis, Gratianopolis, Xanthéia, ses troupes arrivaient jusqu'à Andrinople, devenue nicéenne<sup>2</sup>, à Démotika, chassant en même temps Constantinopolitains francs et Grecs de Nicée. Et, bien qu'il eût donné comme femme à son frère, Manuel, une fille de Jean Asên<sup>3</sup>, il attaqua ce dernier aussi.

C'était un acte téméraire de la part de ce prince enivré par le succès. Car le Bulgare allait se montrer décidément supérieur. Élevé chez les Coumans, il était hardi et rapide dans ses entreprises; époux d'une princesse hongroise, on l'avait initié à la civilisation de l'Occident. Sous son règne, Trnovo, jusqu'alors une étape de guerriers sauvages et un lieu d'entrepôt du butin qu'ils avaient recueilli, devint une vraie capitale, avec des palais, des églises, des monastères, à l'instar de Constantinople, de Thessalonique et de Nicée. Maître de ses Bulgares, il pouvait se rappeler qu'Asên I-er ajoutait sur un sceau la mention de St. Démètre, ce qui signifiait la prétention à la possession de Thessalonique<sup>4</sup>. Il était ainsi plutôt un empereur romain de nation vlaque qu'un chef de pâtres et de bandits comme ses prédécesseurs.

Il lui fut donc très facile de rappeler Théodore, ce pa-

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 37.

<sup>2</sup> *Ibid.*, pp. 43-44.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 44.

<sup>4</sup> Dans le „Sbornik za narodni utmotvoreniia, nauka i knjina“ de Sofia, I, 1901, pp. 813-818. Dans le „Viz. Vreménik“, XI, p. 415, M. Benešević cite cette mention : Ἐπί τῆς βασιλείας τοῦ Ἀσάνη κυροῦ Ἰωάννου τοῦ βασιλεύσαντος κατὰ τὴν Ζαγορὰν καὶ κρατήσαντος καὶ πολλὰ τῶν Ῥωμαίων κάστρα. Cf. un privilège aux Ragusains, dans Miklosich, *Monumenta serbica*. Pour la Zagora, nouveau nom de la Bulgarie, aussi Méliarakès, ouvr. cité, p. 182, note 2.

rent incommode, à la réalité, par la victoire de Klokotnitza (1230)<sup>1</sup>. Le despote fut pris, et non seulement la Thrace, récemment conquise, mais aussi Serrès, Prilep, la Grande Blaquie thessalienne, l'Elbassan albanais<sup>2</sup> tombèrent au pouvoir des Bulgares, dont l'Empire s'étendra, par la suite, de la Mer Adriatique à la Mer Noire, de Durazzo à Démotika.

Il distinguait parmi les sujets de son „autocratie des Bulgares“ les „Grecs“, les „Albanais“ et les „Serbes“, comme le marque la fière inscription qu'il apposa à l'église des Quarante Martyrs dans sa capitale balcanique; il se présente aussi en patron des Latins, qui n'existaient plus que par sa tolérance<sup>3</sup>, car, uni aux Nicéens, il tenait sous sa menace cette Constantinople, siège de ses „vassaux“, en 1235; mais de fait il s'était revêtu moralement dans la vieille pourpre de Byzance. Il aurait même, n'avaient été les traditions slavonnes de son Église, adopté pour sa puissance cette langue grecque, riche de souvenirs, qui était un puissant instrument de domination.

---

<sup>1</sup> Acropolite, p. 45.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 46. Elbassan est sans doute l'„Albanos“ de la page 28. Croïa ἐν τῷ Ἀλβανῷ apparaît alors ; *ibid.*, pp. 98-99.

<sup>3</sup> Jireček, *Gesch. der Bulgaren*. Cf. sa charte aux Ragusains, dans Schafarik, *Monumenta serbica*, et notre *Raguse*, extrait de la „Revue historique du Sud-Est européen“, Paris 1931.